

## CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

De quel sujet vous entretenir ? Des plaisirs de la saison ?... Il n'y en a aucun : le matin, vous partez emmitouffés jusqu'aux oreilles, le midi, vous évitez les flaques d'eau, et le soir, il vous faut un parapluie. Depuis près de deux mois les raquettes sont abandonnées à leur sort, les glissoires publiques ne sont plus que des fantômes, et le patin ne décrit ses arabesques que dans l'imagination. Ainsi, parler des plaisirs, ce serait un moyen de nous attrister, en nous les faisant regretter. Oh ! mais j'y pense, causons donc des grandes promenades qui s'accomplissent chaque jour à travers la ville, dans toutes les directions et sur toutes les rues...

\* \*

*Maison à louer !*

Allons, ne vous mettez pas en colère, ne froissez pas ce journal, surtout, ne le jetez pas au feu, pour la seule raison que ce texte, non content d'orner les portes et les fenêtres, ose encore s'étaler ici, devant vos yeux. Je ne conteste pas qu'il vous occasionne bien des ennuis, lorsque, sur sa propre invitation—bien entendue—votre logement est la proie des curieux dont vous guidez vous-même les pas... par politesse, et même par prudence (mère de la sûreté). Je ne nie pas non plus qu'il soit pour vous la cause de bien des fatigues, lorsque, toujours sur sa muette invitation, vous gravissez des escaliers interminables, pour redescendre ensuite avec un espoir de moins. Mais il faut être clément envers lui, car quel est celui qui connaît au juste sa signification ?

\* \*

Depuis trois ans, un pauvre journalier occupe le même logement. Mais voilà qu'un jour le propriétaire s'avise de faire une inspection générale ; depuis longtemps il rumine dans son esprit un moyen de se débarrasser de ce locataire. Or pendant sa visite, il aperçoit sur le mur deux ou trois clous, protestant de la violence avec laquelle on les a enfoncés. Et le prétexte est tout trouvé :—Comment ! Un locataire qui dégrade mes murs ! Vous aurez à quitter ce logis au mois de mai.

Le lendemain vous pouvez lire en toutes lettres : *Maison à louer*. Ici, cette phrase a la signification de sévérité, d'injustice ; elle semble dire : "Le propriétaire de cette maison ne connaît ni la pitié, ni la loyauté, n'entrez pas." Et c'est à qui entrera le premier.

\* \*

Il y a dix ans que vous n'avez pas éprouvé les tracasseries, les fatigues, les ennuis du déménagement : par conséquent, il y a dix ans que vous vivez heureux. Mais ne voilà-t-il pas que votre propriétaire se met en tête d'augmenter ses loyers ? Encore, s'il était raisonnable, vous vous soumettriez à ses conditions ; mais il vous demande un prix exorbitant, allez-vous l'accepter ? Naturellement non, vous préférez déménager ; et dès le jour suivant, vous pouvez voir vous-même, à la droite de votre porte, ces mots immortels : *Maison à louer*.

Ils semblent dire : "Fuyez cette demeure, l'ambition plane sur elle, n'entrez pas." Mais malheureusement, ils ne peuvent être compris, et votre logement est bientôt envahi par toutes sortes de gens.

\* \*

Vous êtes propriétaire, et vous ne pouvez parvenir à vous faire payer de l'un de vos locataires. Comme l'année a été très fructueuse en fait de réparations, elle ne l'a pas été pour votre capital. Puisque vous ne pouvez pas même retirer un centin du locataire en question, vous l'avertissez sans préambule ni détours qu'il aille s'établir ailleurs. Et sur le haut de sa porte vous mettez délicatement les célèbres mots : *Maison à louer*. Ici, ils signifient : "Entrez, vous trouverez un bon propriétaire ; il est dans des embarras pécuniaires, venez à son secours en louant ce logis, entrez." Hélas ! personne ne comprend cette touchante invitation, et personne n'entre.

\* \*

Vous avez un locataire qui fait chaque soir un tapage d'enfer, chez lui ; ses voisins sont venus vous porter plainte, vous l'en avez averti, mais il n'en devient que plus insupportable. Naturellement, vous ne pouvez l'endurer plus longtemps, vous l'envoyez promener, et vous apposez sur sa porte les mots populaires : *Maison à louer*. Cette fois encore, ces mots possèdent une grande force d'éloquence. "Entrez, mesdames et messieurs, venez visiter ce logement, il est très confortable ; le propriétaire est le meilleur homme du monde ; entrez, entrez." Et l'on passe, sans se rendre à cette pressante invitation.

Oui, je le répète, qui connaît la signification de ces mots qui frappent nos yeux si souvent ? Si l'on se donnait la peine d'approfondir les choses, que d'actions inconnues ne mettrions-nous pas au jour !

\* \*

Je l'ai déjà avoué, ceux qui se préparent au déménagement sont sujets à bien des ennuis, bien des fatigues, lorsqu'il leur faut recevoir les personnes qui ont eu l'idée bizarre, saugrenue, de visiter le logement. Il en est de même pour ceux qui ont eu la malencontreuse envie d'afficher sur leur porte ces quatre mots bien connus : *Maison de pension privée*.

Et tenez, il n'y a pas plus d'un mois, deux disciples d'Esculape flânaient sur les rues, comme c'est d'ailleurs un peu l'habitude de tous leurs confrères.

—Dis donc, s'écrie l'un d'eux, j'ai froid ; n'aurais-tu pas quelqu'ami dans les environs, chez qui nous puissions aller goûter les bienfaits de la chaleur ?

—Je crois que non... mais tiens, regarde donc, voici une maison de pension, c'est une occasion magnifique, entrons la visiter.

Et la proposition est aussitôt exécutée. Ils examinent les chambres, discutent sur le prix avec la maîtresse de la maison, font des remarques et des objections futiles ; bref, ils simulent le désappointement, et ils sortent enchantés de pouvoir continuer leur promenade, sans ressentir davantage la rigueur du froid.

Aux intéressés à chercher le remède.

CARTOUCHE.

Montréal, 24 Mars 1890.

## JALOUSIE DE MÉTIER

A.—Tiens le Dr F. va mourir.

B.—Cependant le Dr X. l'avait traité avec un succès épatant. Je l'ai vu il y a quinze jours : il était complètement guéri.

A.—C'est bien ce qui le rendait furieux, car il croyait sa maladie incurable. Tu comprends, lui qui jalousait déjà le Dr X., il a réussi à obtenir une rechute, pour avoir raison.

## LETTRE D'UN BERGER A SA PROMISE

(Pour le SAMEDI.)

C'est pour te dire, Yvonne, aussi bien que je peux, que je t'aime toujours, et que je fais des vœux pour ta santé. La mienne est, grâce à Dieu, très bonne. Et je porte toujours le médaillon d'Yvonne. Je t'embrasse souvent quand au pied des côteaux, comme le Bon Pasteur je garde mes troupeaux. Tu sais, ce Bon Pasteur entouré de lumière. Que l'on voit en ouvrant ton livre de prière, sur le premier feuillet. Et je pense au bon temps où j'étais au hameau, quand venait le printemps, et que je te parlais au sortir de la messe. Tu n'as pas oublié, n'est-ce pas, la promesse que tu me fis un jour, pendant la fenaison, alors que tu glanais dans les champs à Louison ? Tu t'en souviens ? Assis sur la plus grosse gerbe, nous parlions du départ, et toi, d'un air superbe, tu me fis le serment de m'attendre toujours, et de rester fidèle à nos chères amours. Ah ! comme ce jour-là je te trouvais jolie ! Pas n'est besoin, vois-tu, de serment qui nous lie, car je t'aime bien, va ; et quand viendra l'instant de revoir le hameau que je regrette tant, comme j'irai vers toi d'un pied léger, Yvonne ! Tu te souviens encore de la belle Madone, en sortant du village, au détour du chemin ? Nous irons la prier, nous tenant par la main. Et puis nous causerons, le soir, au coin de lâtre, toi de tes vieux parents, et moi du pauvre père. J'ai le cœur bien serré pour te dire : "Au revoir." Quand tu verras au ciel s'allumer, vers le soir, une étoile brillante et toujours la première, dans le fond de ton cœur redis une prière pour ton pauvre promis en pays étranger : C'est la nôtre, vois-tu, l'Étoile du Berger.

PAUL VARY.

Montréal, mars 1890.

## THEATRE-ROYAL

Le Théâtre-Royal continue de se distinguer dans le choix des troupes qui y jouent chaque semaine. Le public s'y amuse et le bon goût qui se complait dans l'art dramatique n'est jamais froissé des représentations du Royal. On sait que le public aime les pièces intéressantes où la morale n'est pas en danger, et de fait l'on offre du drame et de la comédie de haute volée qui plaît au goût sans blesser les mœurs.

Encore cette semaine, la pièce qu'on a représentée : "The two Johns," a eu plein succès. Bons acteurs, rôles bien interprétés et rendus avec beaucoup de naturel, décors splendides et costumes de luxe, tout est de nature à satisfaire l'auditoire le plus exigeant. La foule qui se presse tous les soirs au Royal est la preuve qu'on sait l'intéresser et la charmer. Cette pièce sera jouée le reste de la semaine.

La semaine prochaine on jouera au Royal une comédie des plus aimables : "Dot." On aura le plaisir d'entendre Mlle Florence Bindley, qui a fait fureur aux États-Unis.

## COMPOSITION A 50 CENTINS DANS LA PIASTRE

Rupture d'amoureux :

*Elle*, (faisant la tragédie).—Reprenez ce cœur que vous me donnâtes.*Lui*.—Non, pas tant que cela ; faisons des concessions. Rendez-moi seulement mon diamant et nous serons quittes.

## ESPÉRONS

*Visiteur* (à un ministre méthodiste).—Monsieur je veux vous parler à propos de cette bête puante de Jones...*Le ministre*.—Allons ; il ne faut pas se servir de mots pareils.*Le visiteur*.—Que voulez-vous ? C'est un homme impossible. Il empoisonne mes chiens ; il fait des histoires sur mon compte ; il va me faire mourir.*Le ministre*.—Patientez, mon ami ; le crime a toujours son chatiment. Il sera bientôt puni. Si ce n'est pas dans ce monde-ci, ce sera dans l'autre.*Le visiteur*.—Tout ça c'est bien bel et bon ; mais si le mécréant venait à se convertir sur son lit de mort !*Le ministre*.—Non, non, espérons pour le mieux.